

Compte rendu de la séance publique du mardi 18 octobre 2022 à 14 h30

Conférence de Chantal-Marie AGNÈS

*Comment, au XIX<sup>e</sup> siècle, une sinosphère a-t-elle pensé l'universitas médiévale ?*

**Excusés :** Ph. BLANC-BENON, G. CHANFRAY, J. FAYETTE, J.-M. LAFONT, Ph. LEBRETON, Ph. MIKAELOFF, F. RENAUD, L. THIROUIN, I. VAUGLIN.

Le président Georges BOULON ouvre la séance à 14 h 30.

Il donne la parole à Nathalie FOURNIER, secrétaire générale de la classe des Lettres, qui donne lecture du compte-rendu de la séance du 11 octobre (conférence de Jean UNTERMAIER sur les grandes lois de la protection de la nature et de l'environnement).

Le président présente ensuite la conférencière du jour, Chantal-Marie AGNÈS. Diplômée de langues orientales, spécialiste de littérature chinoise classique, Chantal-Marie AGNÈS a travaillé sur des sujets souvent peu abordés, et a donné déjà plusieurs conférences devant l'Académie (notamment sur Matteo Ricci et François Cheng).

### *Conférence*

Un résumé se trouve sur le site de l'Académie.

Chantal-Marie AGNÈS nous invite à suivre l'évolution des rapports entre la « sinosphère », –entendue comme la sphère d'influence de l'empire chinois (puis 1<sup>ère</sup> République puis République populaire de Chine) – et les puissances occidentales, de l'isolationnisme de l'empire des quatre mers aux coopérations, d'abord forcées et conflictuelles au 19<sup>e</sup> siècle, puis dynamiques et fructueuses au 21<sup>e</sup> siècle. Elle invite à mettre en relation ces relations d'ordre géo-politique avec le rapport que l'empire chinois a entretenu avec son patrimoine culturel, aussi bien avec son écriture spécifique, non alphabétique et d'origine culturelle (par sinogrammes), qu'avec l'ensemble des ouvrages chinois anciens et modernes. Cette enquête au long cours, sur trois siècles, montre comment la relation à l'écriture et au patrimoine textuel a pu évoluer, de la politique de collation et de préservation menée au 18<sup>e</sup> siècle et destinée à des seuls lettrés, à une évolution, au début du 20<sup>e</sup> siècle dans la dernière période d'un empire mandchou considérablement affaibli par les revers militaires et commerciaux et les conflits avec les puissances occidentales et le Japon, vers une prise en compte d'un autre public – le peuple –, d'une autre finalité, l'instruction, et l'évolution partielle du système des sinogrammes vers une écriture simplifiée.

1) La première étape de cette enquête se place au 18<sup>e</sup> siècle, dans un empire céleste encore dans son âge d'or, sous le règne du sixième empereur manchou Qianlong (1735-1796). L'empereur commande à Louis XV en 1765 une série d'estampes de grand format sous le titre *Batailles de l'empereur de Chine*. Mais les relations avec les puissances occidentales vont vite échouer sur l'échec en 1793 de l'ambassade britannique conduite par Lord Maccartney, qui demandait l'élargissement des conditions de commerce entre l'Angleterre et la Chine.

Le règne de Qianlong est marqué par la grande entreprise de la « Bibliothèque accomplie des quatre disciplines » (dite encore des « quatre Trésors »), née de la volonté de l'empereur de surpasser l'encyclopédie composée sous la dynastie précédente Ming, dynastie purement chinoise, et de consacrer ainsi la supériorité culturelle de la dynastie Qing, d'origine mandchoue. Cette Bibliothèque, constituée sur

une décennie (1773-1782) sous la direction de lettrés et de très hauts fonctionnaires, a nécessité un énorme travail de collecte des manuscrits, antiques et modernes, venant des collections impériales ou d'autres sources, de sélection ou destruction d'ouvrages, d'annotation, de classement (dans quatre catégories ou « magasins » aux couleurs des quatre saisons) et de copie (il fallut recruter 1000 copistes). Sur les sept copies complètes, quatre furent réservées aux bibliothèques impériales et trois aux bibliothèques publiques. C'est un énorme ensemble qui compte environ 800 millions de sinogrammes. Ces sinogrammes reposent sur un socle lexical de 214 radicaux monosyllabiques, fixé au début du 18<sup>e</sup> siècle, qui sont des têtes de section pour environ 50 000 sinogrammes. Chantal-Marie AGNÈS propose pour ces radicaux la dénomination de « tête pensante » et en donne de nombreux exemples, concrets (*soleil, bambou, flèche,...*) ou abstraits (*grandeur, efficacité, littérature,...*). Ces radicaux servent à former d'autres termes (*professeur, académie, intuition, sagesse, lettré,...*).

L'entreprise de la Bibliothèque des quatre disciplines consacre ainsi une petite sphère de lettrés, qui s'est vue chargée de la translation des textes sanscrits dans ce qui est le premier centre de traduction.

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle, ce système d'écriture et cette entreprise patrimoniale de collecte imprime encore une vision antique du monde, à partir de l'épicentre qu'est l'empire des quatre mers. L'extérieur est géré par le Bureau des affaires frontalières, chargé de contenir les populations extérieures pour qu'elles ne perturbent pas le centre, l'harmonie.

2) La deuxième étape retenue par Chantal-Marie AGNÈS est le début du 19<sup>e</sup> siècle, quand les « barbares de la mer » (i.e. les puissances occidentales) doivent affronter à Canton les ligues militaires et civiles, lors de ce qu'on a appelé la première guerre de l'opium, et qui aboutit au premier traité de Nankin en 1842. Ce traité commercial qui ouvre cinq ports chinois, dont Canton, Nankin et Shanghai, au commerce international et qui cède Hongkong à l'empire britannique, éteint définitivement le prestige de l'empire mandchou. Lui succédera en 1861 la convention de Pékin, autorisation de commerce, qui mettra fin à la guerre civile des Taiping (1851-1864). Pour anéantir le mouvement des Taiping, l'empereur s'appuie sur les armées provinciales levées par trois puissants généraux d'ethnie chinoise, qui s'appuieront eux-mêmes sur les occidentaux, scellant ainsi un pacte entre l'élite militaire et les troupes occidentales.

Ce nouveau rapport avec les occidentaux trouve une traduction dans l'évolution de leur désignation : le sinogramme YI qui désigne les peuples extérieurs à l'empire est remplacé par un groupe de trois sinogrammes [Occident-Océan-Homme], manifestant ainsi une requalification du « barbare » en « homme de l'océan d'occident ».

L'activité éditoriale se déplace alors vers l'instruction et la traduction et certains ouvrages, comme celui de Wei Yuan (1794-1857), *Géographie illustrée des nations maritimes* (1<sup>ère</sup> édition 1843), traduisent dès le milieu du siècle une préoccupation de modernisation, militaire et navale, de la Chine. Le mouvement dit « d'auto-renforcement », né après les défaites de la Chine face aux puissances occidentales invite, dans les trois dernières décennies du siècle, à des coopérations avec les occidentaux, dont un exemple célèbre est la construction de l'arsenal de Fuzhou, sous la direction du lieutenant de vaisseau Gicquel (1866-1869). Ce mouvement engage aussi des réformes institutionnelles, dont la création à Pékin du « Centre des affaires de toutes les nations » et de l'école des langues étrangères (dont le premier directeur est un missionnaire anglais), qui remplacent l'antique Ministère et des rites et le Bureau des Traductions frontalières.

L'exposition universelle de 1867 à Paris montre cependant une certaine indifférence de l'empire sino-mandchou et aucune délégation officielle ne vient visiter le pavillon chinois, dont la réalisation a été confiée au marquis d'Hervey de Saint Denys, professeur de langue chinoise à l'École spéciale des langues orientales. Cependant ce pavillon suscitera la curiosité du public et attirera parmi ses visiteurs des réfugiés chinois Taiping. Malgré la sinosphère francophile, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le public ignore tout des sinogrammes et on sait très peu de choses de la situation réelle en Chine.

3) La troisième étape est le tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le conflit régional initié par le Japon (première guerre sino-japonaise, 1894-1895) sur la péninsule coréenne, qui se termine par la victoire du Japon, grâce à sa flotte modernisée par l'ingénieur naval français Bertin, aboutit à la signature du traité de Shimonoseki, qui attribue au Japon l'île de Formose (Taiwan) et Port-Arthur. La défaite régionale de l'empire mandchou est vécue comme l'échec des affaires occidentales et se traduit par un retour à un mouvement de préservation de l'écriture chinoise non alphabétique, qui symbolise l'intégrité

et la puissance de l'empire. La question de l'écriture devient alors un enjeu politique. C'est ainsi que Sun Yat Sen, alors en exil, qui fonde en 1894 la Société pour la régénération de la Chine, milite pour un dissyllabisme voulu, qui permet la compréhension orale par le peuple.

En Chine, les réformateurs s'engagent dans un mouvement qui vise à repenser le contenu et l'expression littéraire de la Bibliothèque accomplie des quatre disciplines, mais le mouvement sera anéanti en 1898 par l'impératrice Cixi et les principaux meneurs doivent se réfugier au Japon.

Cependant en 1898 émerge une nouvelle institution pédagogique impériale, « la Salle de grande étude des professeurs de la Capitale », qui est la première université impériale de Pékin et qui deviendra l'université de Pékin. L'intitulé, qui remplace « maîtres » par « professeurs », traduit une volonté d'émancipation et de modernisation de l'enseignement et Chantal-Marie AGNÈS fait remarquer l'intérêt de la traduction sinogrammatique de la notion d'université : le choix a été fait de la traduction par « grande étude » (ou « Étude pour accéder à la grandeur ») par la combinaison du sinogramme « Étude » (un enfant au pied d'un autel surmonté de deux mains) et du sinogramme « grand » (un homme adulte de face les bras tendus). Par cet exemple, Chantal-Marie AGNÈS montre combien le choix de tel ou tel sinogramme est significatif de la représentation axiologique de la réalité. Un autre exemple est la translittération contrastive choisie par Sun Yat Sen, des étrangers (i.e. pour lui les mandchous) par les deux radicaux « tigre » et « cuir » vs la représentation valorisante de la Chine, comme terre centrale, par les radicaux « milieu » et « herbe ».

L'université de Pékin va se développer en intégrant l'école des langues étrangères et s'ouvrir à la grammaire (avec la parution en 1898 de la première grammaire complète du chinois, le *Ma shi wen tong*), aux mathématiques et à l'astronomie, puis à la médecine et à la littérature. Elle recrute des professeurs au départ dans les milieux japonais et chez les progressistes, qui défendent la littérature parlée, dite de « langue blanche », c'est-à-dire dénuée de toute référence aux classiques. L'université va prendre de l'ampleur avec la première guerre mondiale et elle poursuit, sous la 1<sup>ère</sup> République le programme d'instruction du petit peuple. Mais ce monument va être anéanti sous l'ère Mao de la République populaire ; c'est d'ailleurs sous Mao que le sinogramme de l'étude est réduit de 16 à 8 traits, ce qui l'appauvrit sémantiquement.

Enfin, au 21<sup>e</sup> siècle, les coopérations académiques et culturelles entre la Chine et la France sont étroites, ce dont témoignent, outre les échanges universitaires, le prix Maurice Courant (recherche scientifique), le prix Fu-Lei (traduction, avec maisons d'édition associées) et l'influence des intellectuels et artistes chinois reconnus, ainsi le grand lettré François Cheng ou le peintre coréen de vitrail Kim En Joong.

### ***Discussion académique***

Le président Georges BOULON remercie Chantal-Marie AGNÈS pour son exigeante conférence. Il demande si les chinois connaissaient l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Non, répond Chantal-Marie AGNÈS, c'est un univers intellectuel qui était à mille lieux du leur, même pour les chinois, souvent des convertis, qui venaient en France, grâce aux missionnaires. En revanche l'*Encyclopédie* est une source majeure de connaissances sur la Chine.

Pour Thierry DUMONT, il serait intéressant de regarder, parmi les livres qui ont marqué le 18<sup>e</sup> siècle, les livres de Du Halde (1735), qui contiennent beaucoup d'illustrations mais peu de sinogrammes. Il signale que le musée Guimet de Paris possède un ensemble de caractères chinois gravés (fabriqués à la fin de l'ancien régime). Il signale aussi que sont développées simultanément à Pékin, l'université de Pékin et l'université franco-chinoise (1920-1950).

Chantal-Marie AGNÈS répond que les grandes et les petites structures ont toujours coexisté en Chine. Elle cite le cas des structures missionnaires et rappelle que le but de la création de l'université de Pékin était bien d'éradiquer l'enseignement des missionnaires. On peut citer également à Shanghai l'université jésuite l'Aurore créée en 1903 et l'université catholique de Fudan, ouverte en 1905 (à ne pas confondre avec l'université Furen créée à Pékin en 1925). L'université franco-chinoise de Pékin, née plus tardivement sous la 1<sup>ère</sup> République de Chine, a formé des étudiants remarquables, et notamment Li Tche-Houa (1915-2015), auquel on doit la traduction française du classique chinois du 18<sup>e</sup> siècle, *Le Rêve dans*

*le pavillon rouge*, parue en 1981 (la traduction est révisée par André d'Hormon (1881-1965) dès son retour de Pékin).

Nathalie FOURNIER souhaite revenir sur la question des sinogrammes. Elle n'a pas bien compris la notion de « tête pensante » ; est-ce qu'un sinogramme peut être analysé comme la composition de traits graphiques minimaux ? Chantal-Marie AGNÈS répond qu'un sinogramme (de 1 à 36 traits) est un mot monosyllabique invariable, et que tout sinogramme est constitué d'une « tête pensante » (i.e. un radical) également monosyllabique (214 radicaux de 1 à 17 traits). Pour chaque mot nouveau à traduire, on doit, à partir d'un vivier d'environ 50 000 sinogrammes, trouver un ou son groupe de sinogramme(s) et la liberté de choix est complète. Il faut donc bien lire ce que les gens écrivent et repérer les sinogrammes qu'ils choisissent, à l'exclusion d'autres possibles. Par exemple *la France* est désignée par le sinogramme « Loi », la France est le pays de la loi. On voit également que les sinogrammes sont extrêmement polysémiques et que leur interprétation dépend de leur contexte d'emploi.

Joseph REMILLIEUX revient sur la réduction des sinogrammes à cinq traits ; le sens en a-t-il été réduit ? Oui, répond Chantal-Marie AGNÈS, on perd le sens d'origine, sa puissance culturelle, scriptuaire.

Le président remercie à nouveau Chantal-Marie AGNÈS de sa belle communication, qui est vivement applaudie par l'assistance, et il lève la séance à 16 heures.

Nathalie Fournier